

Jean-Marc Huissoud :
« Les démocraties meurent à cause de leur compromission »
Mireille Sadège et Camille Saulas > P. 3

La Francophonie de retour en 2019 !



Erraoui Youssra > P. 6

Les élections municipales en Turquie :

Les grandes villes changent de mains avec l'Alliance du Peuple

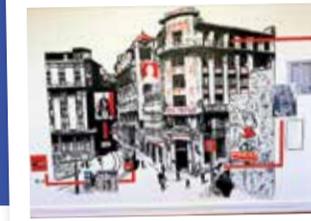
Lire la suite sur notre site aujourdhuilaturquie.com



Aujourd'hui la Turquie

169 F.6 €
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



Le lycée Saint Benoît expose les « Fragments d'une ville »
Camille Saulas > P. 10

12 TL - 6 euros www.aujourdhuilaturquie.com Le Journal francophone de la Turquie numéro 169, Avril 2019

Şenol Güneş
Meilleur entraîneur de l'UEFA en 2002 et actuel coach de Beşiktaş, Şenol Güneş a été nommé sélectionneur de l'équipe nationale.
Dr. Hüseyin Latif > P. 5



« Işık Ülkesinden », de Zeynep Göğüş : la Turquie entre identité et altérité

Dans son premier roman, *Işık Ülkesinden* (« Du pays de lumière »), Zeynep Göğüş propose une nouvelle lecture de la jeune République turque au travers du prisme de l'immigration. Après avoir consacré une partie de sa vie aux relations entre la Turquie et l'Union européenne, la journaliste et écrivaine, que nous avons rencontrée, confronte l'histoire de son pays aux troubles identitaires d'une famille venue des Balkans...

Quel est le « pays de lumière » auquel vous faites référence dans le titre de votre roman ?

En persan, « khorasan » signifie « pays d'où vient la lumière ». C'est de là qu'a émergé l'ordre religieux Bektachi, qui s'est ensuite développé en Anatolie et dans les Balkans. En Turquie, il y a encore plusieurs « pays de lumière », comme la Lycie et Nevşehir. Je m'intéresse depuis longtemps aux questions d'identité. Les Turcs, malgré leur attitude nationaliste, faisaient face à des problèmes d'appartenance par rapport à leur propre pays. Je me suis posée cette simple question : qui sommes-nous ? Je pense qu'il est nécessaire de comprendre les Balkans pour comprendre la Turquie, car une grande partie des fondateurs de la République de Turquie venait des Balkans. Or, pour comprendre les Balkans, il faut d'abord comprendre ce qu'est le Bektachisme. J'ai dû lire beaucoup sur l'histoire de la Turquie et sur la religion, mais je me suis également appuyée sur des souvenirs de famille. Après la conquête des Balkans par les Ottomans, les Turcs qui vivaient là-bas étaient des Bektachis. Mais en 1826, le sultan Mahmoud II a ordonné la fermeture des tekke (lieu de culte du bektachisme). Les Bektachis ont dû se convertir au sunnisme et changer d'identité. Ils ont donc commencé à perdre leur identité dans les Balkans. Mais pour ceux qui ont immigré dans la nouvelle République de Turquie c'était difficile, car ils ont dû s'adapter aux nouvelles normes religieuses du pays.



La famille Bayraktar, à l'origine, appartient donc à l'ordre Bektachi ?

Oui, c'est une famille de Bektachis qui a émigré des Balkans. Le personnage principal s'appelle Veli, en référence à Hacı Bektas Veli, le fondateur du Bektachisme. Ils arrivent en Turquie en 1923. Ce sont des commerçants qui vont s'industrialiser en acquérant des champs d'oliviers. Mon but était de parler de l'histoire de la Turquie au travers d'une famille qui doit s'intégrer dans un nouvel environnement. Veli, qui est un Bektachi d'origine, va se transformer en véritable « haci baba ». Or ce processus n'est pas facile, il y a un prix à payer. Cette famille est fière d'arriver en Turquie, car c'est un pays libre dans lequel un avenir leur est promis. Mais pour cela, ils doivent oublier leur identité, leur passé.

(lire la suite page 6)

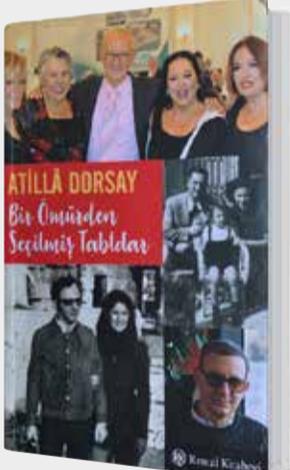


Beyti Güler, la passion du métier et le sens des affaires



Mireille Sadège > P.7

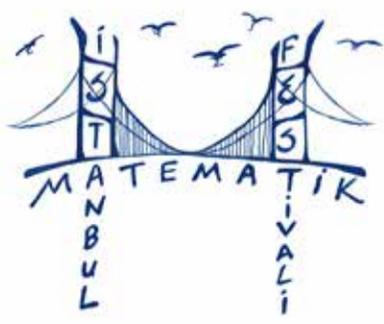
Atilla Dorsay publie ses mémoires



Retour sur... L'Albanie au printemps 2019, Olivier Buirette, P. 2

En Algérie, le peuple réclame le départ du « clan Bouteflika », Arthur Didier Deren, P. 4

Ders alan değil, bilim alan matematiği öğrenmek ve paylaşmak için, her yaşları matematiği sevişenleri ücretsiz eğitimimize bekliyoruz.



Matematiğe dolu bir haftasonu için
4-5 Mayıs 2019 tarihlerinde
10:00-14:00 arasında
Galatasaray Üniversitesi Ortaköy yerleşkesinde
buluşalım!

Detaylı bilgi ve kayıt için:
math.gsu.edu.tr/fehtv2019
istanbulmafes@gmail.com



Dr. Olivier Buirette

Edi Rama est devenu Premier ministre de l'Albanie le 14 septembre 2013. Il succède ainsi à l'emblématique leader de l'Albanie post-communiste que fut Sali Berisha, premier président du pays de 1992 à 1997 puis Premier ministre de 2005 à 2013. Les commentateurs des années 2000 aimaient à dire sur cet homme d'État historique de l'Albanie moderne : « *le pouvoir est toujours là où se trouve Sali Berisha, quel que soit la fonction qu'il occupe* ».

Une phrase qui en dit long sur l'aspect charismatique de ce leader. Ce fut là tout le défi qu'Edi Rama, ancien maire de Tirana de 2000 à 2011, eut à relever en modernisant l'image de sa fonction, mais aussi en poursuivant la modernisation d'un pays qui fut pendant des décennies l'un des États les plus fermés du monde avec un régime communiste d'inspiration maoïste ultra-orthodoxe.

Edi Rama devait connaître un succès certain dans ce qu'il entreprit depuis cette date y compris au niveau de la lutte anticorruption. Ouvrant son pays au reste du monde, celui qui a recouvert sa capitale de bâtiments colorés en tant que maire, celui qui a contribué sans conteste à une stabilisation des relations avec les Balkans — notamment au sujet de l'épineuse affaire du Kosovo, répu-

L'Albanie au printemps 2019

blique autoproclamée composée à plus de 90 % de ressortissants albanais —, celui qui a gagné les législatives de 2017 en étant réélu avec 48,34 % des voix (57,7 % en 2013), est confronté en ce printemps 2019 à une vague de contestations sans précédent au pays des aigles ; et ce n'est pas la première fois.

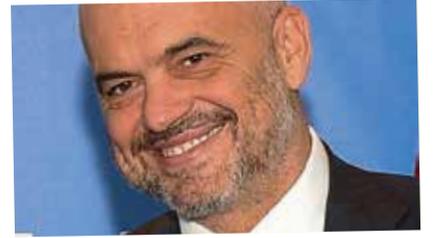
En effet, le 16 février dernier des manifestants dénonçant un vaste réseau de corruption devaient investir le quartier gouvernemental, armés de barres de fer et de cocktails Molotov pour certains d'entre eux. L'aspect antigouvernemental, voire insurrectionnel, de la manifestation ne fait aucun doute.

Au cœur de l'affaire, cette fois-ci, des soupçons, notamment envers le Premier ministre, relatifs à une affaire de pots-de-vin lors de l'octroi de contrats pour la construction du périphérique de Tirana. Ainsi, l'Albanie — et, par extension, la zone régionale qui la concerne — reste donc instable et surtout fragile, et ce malgré les efforts d'Edi Rama depuis 2013. Il est vrai que la vie politique albanaise est le reflet violent de la vie des tribus ancestrales qui se sont fait la guerre pendant des siècles notamment avec l'application de la terrible règle dite du « Kanun » (véritable droit coutumier remontant au XV^e qui instaure le principe de la vengeance dans les guerres entre clans pendant des siècles).

Alors que le XXI^e siècle est bien entamé, l'Albanie est incontestablement à la croisée des chemins entre un retour dans la nuit des violences politiques ainsi que de la régression et l'idée de devenir le pivot de la stabilité régionale. Au nord, la pacification du Kosovo doit passer par un accord avec le voisin serbe que Tirana pourrait coparrainer. À l'est, la Macédoine semble enfin avoir fait la paix avec ses voisins surtout au sujet de son nom. Enfin, *last but not least*, la Grèce, au sud, constitue le pays membre de l'Union européenne (UE) le plus proche, mais sort à peine d'une sévère cure drastique de rigueur économique, lui permettant de redevenir presque un État « normal » de l'UE.

La ligne politique de modernisation et de lutte contre la corruption que semble avoir choisie Edi Rama depuis 2013 commence à porter ses fruits. L'Albanie est d'ailleurs officiellement candidate à l'intégration européenne depuis le 27 juin 2014. Le Conseil de l'UE a promis, si les réformes se poursuivent, un début de négociations d'adhésion à compter de juin 2019.

Qui dit « négociations d'adhésions » dit ratification du fameux « acquis communautaire ». Sur ce point, dans la liste des 35 chapitres à valider, seuls huit pour le moment sont dans le vert avec la mention « *Aucune difficultés majeures*



attendues », 12 portent la mention « *Efforts considérables nécessaires* » et un chapitre concernant l'environnement mentionne « *Totalement incompatible avec les acquis* ». Le reste est en jaune : « *Efforts plus approfondis nécessaires* ». Autant dire que beaucoup de travail sera nécessaire, mais ce petit pays d'un peu moins de trois millions d'habitants pour 28 748 km² est jeune avec une natalité en progression, dynamique, et ne manque pas de bonnes volontés. S'il devient le vecteur et l'instrument de la pacification de la région alors tous les espoirs seront réunis pour que cette zone des Balkans, recouvrant pour une large partie l'ex-Yougoslavie, sorte enfin des séquelles de ses dix ans de guerres de dissolution entre 1990 et 2000. Souhaitons donc à Edi Rama de mener à terme son mandat jusqu'aux prochaines législatives albanaïses prévues en 2021, le temps de mettre le pays sur la voie des réformes associées à des négociations d'adhésion qui, si elles commencent en 2019, seront alors bien engagées. Il en va sans conteste de la stabilisation d'une région qui n'a que trop connu les blessures des guerres ces dernières décennies.



Ozan Akyurek

Avocat au Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Usage des LBD par les forces de l'ordre lors des manifestations de « gilets jaunes » : le juge des référés du Conseil d'État a tranché

Par trois ordonnances rendues le 1er février 2019, le juge des référés du Conseil d'État a rejeté les demandes dont il était saisi afin d'ordonner aux autorités compétentes d'interdire aux forces de l'ordre de faire usage des lanceurs de balle de défense de calibre 40 mm (LBD de 40 mm) lors de l'encadrement des manifestations de « gilets jaunes ». Très critiqué en ce qu'il permettrait la poursuite d'atteintes aux droits de l'Homme et aux libertés fondamentales, le critère d'intentionnalité mis en œuvre dans ces ordonnances semble être de nature à également justifier l'utilisation d'autres armes controversées telles les grenades de désencerclement de type GLI-F4.

Le 28 janvier 2019, l'union départementale de Paris du syndicat de la CGT a saisi sur requête le juge des référés du Conseil d'État, en soutenant que l'utilisation des LBD de 40 mm par les forces de l'ordre constituerait un danger grave et caractérisé qui porterait une atteinte grave et manifestement illégale (i) à la liberté fondamentale de manifester, mais aussi (ii) au droit de ne pas être soumis à des traitements inhumains et dégradants, droit garanti par l'article 3 de la Convention européenne de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales (CESDH).

Par des mémoires en intervention des 28 et 29 janvier 2019, la Ligue des droits de l'Homme, la CGT, l'Union syndicale Solidaires, le Syndicat de la magistrature, le Syndicat des avocats de France et M. Renaud Le Mailloux ont demandé au juge des référés du Conseil d'État de faire droit à ladite requête.

S'il nous paraît utile de faire mention de l'ensemble des requérants, symbolisant la grande diversité des opposants à l'utilisation des LBD de 40 mm, il est ce-

pendant précisé que les trois dernières interventions susmentionnées n'ont pu être admises. Ainsi, seules trois ordonnances, rigoureusement identiques dans leurs développements, ont été rendues le 1^{er} février 2019 par le juge des référés du Conseil d'État.



Le contenu des ordonnances

Le Conseil d'État a d'abord rappelé le strict encadrement des conditions d'utilisation des LBD de 40 mm, ces derniers ne pouvant être employés que lorsque cela est « *nécessaire au maintien de l'ordre public compte tenu des circonstances* » et sous réserve que leur usage soit proportionné au trouble à faire cesser et ne se poursuive pas lorsque ledit trouble a cessé.

Sans remettre en cause le fait que l'utilisation des LBD de 40 mm a pu provoquer des blessures « *parfois très graves* », le Conseil d'État a considéré qu'« *il ne résulte pas de l'instruction que l'organisation des opérations de maintien de l'ordre mises en place [...] par les préfets lors de ces manifestations révélerait une intention des autorités concernées de ne pas respecter les conditions d'usage strictes mises à l'utilisation de ces armes* ».

Par ailleurs, le Conseil d'État est revenu sur le contexte particulier des manifestations de « gilets jaunes » dont les parcours ne sont souvent pas déclarés ou respectés et qui ont été le théâtre de nombreux actes de violence contre les personnes et les biens, de tels actes présentant un risque d'être réitérés lors des prochaines manifestations.

Par conséquent, la plus haute juridiction de l'ordre administratif a conclu que « *l'usage du LBD de 40 mm ne peut être regardé comme de nature à caractériser une atteinte grave et manifestement illégale à la liberté de manifester et au droit*

de ne pas être soumis à des traitements inhumains ou dégradants » et a donc rejeté les demandes des requérants.

Des ordonnances très critiquées

La solution retenue par le juge des référés du Conseil d'État fait évidemment l'objet d'abondantes critiques, notamment en ce que les ordonnances se fondent pour partie sur l'absence d'intention des autorités de ne pas respecter les conditions d'usage strictes du LBD de 40 mm. Il est alors reproché au juge de créer un critère d'intentionnalité qui ne se trouve pas à l'article L. 521-2 du Code de justice administrative sur le fondement duquel il a été saisi.

Si juridiquement il paraît compliqué à ses opposants de justifier un tel critère, ce dernier choque d'autant plus que la preuve d'une telle intention apparaît en pratique impossible à rapporter, de sorte que l'administration ne paraît pas susceptible d'être inquiétée, quelles que soient les armes utilisées par les forces de l'ordre contre les manifestants.

Jean-Marc Huissoud : « Les démocraties meurent à cause de leur compromission »



Jean-Marc Huissoud, historien et politiste de formation, enseigne la géopolitique à l'ESC Grenoble. Il organise et participe aussi activement à de nombreux événements portant sur la géopolitique. A l'approche des élections européennes, le directeur du Festival de Géopolitique de Grenoble a accepté de répondre aux questions d'Aujourd'hui la Turquie. Nous vous livrons ici la deuxième partie d'un entretien inspirant. Selon vous, jusqu'où ira la montée des partis d'extrême droite ?

D'abord, nous ne sommes pas en 1930, ces partis peuvent déstabiliser les institutions ici ou là, mais elles n'ont pas le contenu fortement militariste des mouvements d'extrême-droite européen, et n'ont aucun moyen de créer un champ clos dans lequel ils contrôlèrent totalement l'information, sans parler du fait que tous les territoires aujourd'hui sont interdépendants. J'aimerais d'ailleurs que l'on ne se laisse pas obséder par le terme « extrême-droite » qui ne parle que d'une position dans la représentation parlementaire. Pour moi, il y a deux types de mouvements.

D'une part des mouvements réactionnaires qui promettent une restauration (de l'ordre, de la grandeur, de l'indépendance, des valeurs, etc.) et qui rament à contre-courant. Dans une Europe vieillissante et sous stress durable de défaut de ses modèles économiques, sociaux et politiques, ils peuvent séduire. Mais il faut noter deux choses : la première est qu'il est extrêmement difficile et cher (quelle que soit la nature du prix payé) de revenir en arrière dans la dynamique normale de changement des sociétés. Et que c'est perdu d'avance. La deuxième est que ces mouvements aujourd'hui rassemblent moins une adhésion massive à un programme clair que des oppositions à d'autres choses : le libéralisme (y compris dans le domaine des mœurs), l'internationalisme, et l'universalisme humaniste parfois naïf véhiculé par une partie de la gauche, agitée par un renouveau des références marxistes dans de nombreux discours. La radicalité des changements prônés par ailleurs dans le cadre des discours sur l'environnement par exemple, mais aussi à travers le post-colonialisme ou la dénonciation des frontières provoque en retour une radicalisation conservatrice qui n'est pas pour autant un soutien massif à un fascisme d'extrême droite, même si cela peut suffire à le normaliser et à l'amener au pouvoir ici et là.

D'autre part, il existe des mouvements qui ne sont pas nécessairement d'extrême-droite ni conservateurs, mais à tendance potentiellement totalitaire et fasciste (selon la définition d'Umberto Eco, qui sait de quoi il parle) : partis révolutionnaires, revanchards socialement, et tous les courants qui ont dans leur discours une dénonciation des élites, un culte de la volonté du peuple, et des injonctions à transformer les citoyens ou à les classer selon des critères moraux. Ceux-là sont plus dispersés, mais renforcent, je l'ai dit, les premiers. Le fait politique nouveau depuis une dizaine d'années est que ces mouvements pris tous ensemble représentent aujourd'hui environ 40 % des opinions publiques exprimées (en Espagne, en Allemagne, en France, en Italie, en Pologne, etc.). Heureusement, ils ne sont pas susceptibles de se coaliser ; amis, ils peuvent s'affronter violemment et nuire gravement aux institutions qui doivent être fortes face à cela.

L'UE est-elle en mesure de se débarrasser des partis populistes ? Qu'en est-il de ses actions pour combattre l'euro-scepticisme ?



La chance de l'Union est que la montée des « populismes » est asynchrone selon les pays et que les retours d'expérience des mouvements précoces commencent à se manifester, ce qui influencera le développement de ces derniers plus en retard. Mais la meilleure réponse est d'être volontaire, clair et actif sur le message que l'UE a à proposer à ses citoyens. On n'empêchera pas ces mouvements d'exister et de séduire, mais on peut limiter leur influence le temps que leurs contradictions apparaissent. Là encore, leur morcellement, dû en partie au caractère très affirmé de leurs *leaders*, les fragilise, tout comme la difficulté qui est la leur à s'allier avec des formations plus modérées (encore que, on voit que la tentation existe en France et en Italie).

Ceci étant dit, on peut aussi penser que ces mouvements évolueront pour certains vers plus de réalisme, et il ne faut pas exclure qu'ils puissent l'emporter, plus sans doute à cause de la faiblesse de l'opposition à leurs thèses que de par leur force intrinsèque.

Les démocraties meurent à cause de leur compromission, c'est ce que démontrent nombre d'historiens. Nous devons être fort sur le débat et la pluralité d'opinion, et sans doute beaucoup plus vigilant à démonter systématiquement les thèses absurdes et dangereuses qui sous-tendent nombre de discours des *leaders* populistes.

Je crois qu'il faut abandonner l'étiquette populiste, qui disqualifie des opinions sans avoir recours à l'argumentation. C'est précisément ce qu'ils veulent pour avoir le champ libre de la contestation d'un espace selon eux monopolisé par une pensée unique qu'ils prétendent dénoncer. L'UE doit sans doute être plus démocratique et ouverte, y compris aux questions soulevées par les contestations. Elle doit l'être aussi avec un mode de désignation de ses instances plus personnalisé et plus proche des citoyens, et l'ouverture à des commissions d'experts plus larges, capables de contrer l'influence des lobbies sur les décisions et les choix des parlementaires. Elle y gagnerait un surcroît de légitimité et d'adhésion.

Et puis l'Europe a besoin de grands hommes affirmant leurs convictions, à hauteur du talent oratoire des tribuns des extrêmes. Nous n'avons pas remplacé Jacques Delors ou Helmut Kohl (quel que soit leur bilan par ailleurs). Les cadres actuels de l'Europe ne séduisent personne.

Quel avenir pour l'UE ?

L'Union a été construite et peut disparaître. C'est un horizon possible, ne l'oublions pas. Et peut-être viendra le temps où ce sera la décision à prendre que de la dissoudre. Mais nous n'en sommes pas là et il y a encore beaucoup de bonnes choses à faire dans son cadre.

Je crois par contre que la question d'une Union différente dans sa mission et son fonctionnement, soulevée par certains y compris parmi les « populistes », est une question légitime. Le monde et l'Europe ne sont plus en

1951 ou en 1957, les outils politiques de l'époque ont déjà beaucoup évolués et il faut qu'ils continuent à le faire. Des rééquilibres doivent être consentis, des dogmes revisités.

L'UE a des atouts : une réelle influence par ses réseaux diplomatiques et son action extérieure, des sociétés relativement prospères par rapport au reste du monde, une culture de l'autre profonde et unique en son genre. La question de l'environnement peut devenir un étendard de sa pertinence et de sa performance dans le monde à venir, économiquement, socialement, technologiquement et dans le domaine des normes. Il ne faut pas rater le coche.

Le temps de l'extension, sauf peut-être, progressivement, dans les Balkans, est terminé et les frontières qu'elle n'a pas voulu définir se matérialisent malgré elle. Priorité à la maturation du projet, au service des populations et des territoires, avec un souci de justice et d'équité.

L'Europe doit devenir le bon élève d'elle-même et de son projet, et pas d'une mondialisation libérale à laquelle elle est la dernière à croire, et à une construction par le marché commun dont les effets sociaux positifs promis tardent à se faire sentir. Elle doit devenir politique pour survivre. Un pouvoir doit montrer qu'il peut, sinon il laisse la place à ceux qui ont la volonté et la capacité à apporter des réponses aux demandes des peuples. En un mot, l'Europe survivra si les *leaders* de l'Europe et de ses nations font preuve de courage. L'avenir dira s'il l'ont eu.

* Propos recueillis par Mireille Sadège et Camille Saulas

— Ma chérie,
on a quelque chose à te dire...
Tu vas avoir un petit frère
... ou une petite soeur...
Un bébé...

ah oui ! un bébé !
et il viendra avec sa maman ?



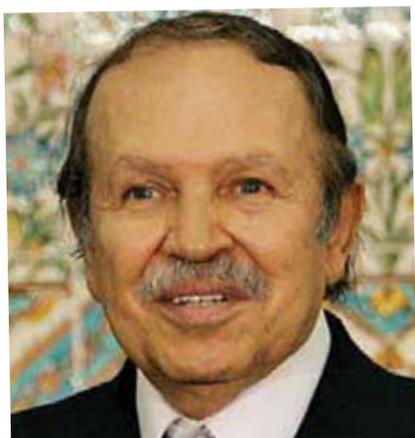
La saga de notre Le nouveau roi



En Algérie, le peuple réclame le départ du « clan Bouteflika »

Cela fait maintenant plus d'un mois que le peuple algérien descend dans la rue pour protester contre le maintien au pouvoir d'Abdelaziz Bouteflika, président depuis presque 20 ans. L'évènement a pris une ampleur impressionnante, et a contraint le chef de l'État de 82 ans à annuler sa candidature. Toutefois, ce dernier a par la même occasion annulé les élections, avant d'annoncer la tenue de nouvelles élections anticipées. Des mesures aussitôt décriées par les manifestants qui dénoncent une « supercherie » n'apportant aucune réponse à leurs revendications. Quelles sont ces revendications ? Quelles sont les causes et les suites à prévoir de la situation actuelle en Algérie ? Explications...

En 1999, Abdelaziz Bouteflika est pour la première fois élu président de la République algérienne. Il obtient alors 73,8 % des voix dans des conditions électorales déjà douteuses et dénoncées par la majorité des autres candidats. Il sera successivement réélu à trois reprises, avec des pourcentages à chaque fois démesurés, allant jusqu'à 90,2 % en 2009.



Cependant, aucune contestation majeure ne se fait entendre, et les printemps arabes de 2011 n'auront en Algérie qu'une faible répercussion. À la suite d'une violente guerre civile qui meurtrit le pays au cours de la « décennie noire », les Algériens sont en quête de stabilité et de sécurité. En outre, la nature de l'économie algérienne, fondée sur d'importantes rentes pétrolières, permet une redistribution des richesses significative. Plus récemment, deux principaux événements vont venir bousculer l'ordre établi. Premièrement, Abdelaziz Bouteflika est victime d'un accident vasculaire cérébral (AVC) en 2013, le rendant depuis lors incapable d'occuper pleinement ses fonctions. Cela a comme conséquence de créer une vacance du pouvoir, un vide qui sera vite rempli par l'entourage du président. Ce que l'on appelle « le clan Bouteflika » est composé, selon Kader Abderrahim, politologue spécialiste du Maghreb, de la famille du président, principalement son frère, Saïd Bouteflika, mais également de membres des partis politiques au pouvoir ainsi que des officiers de l'armée, aidés par les services de renseignement. Ce petit groupe, associé à une vague de corruption, sera progressivement accusé d'abuser de cette situation exception-

nelle afin de tirer profit des rentes pétro-gazières du pays. Ainsi, il est d'abord nécessaire de comprendre que le terme « Bouteflika » fait désormais moins référence à l'homme qu'au clan accusé de tirer les ficelles en arrière-plan.

Le deuxième évènement majeur est la récente baisse du prix du pétrole. L'Algérie étant un État rentier, cela a un impact direct sur la population, dont les conditions de vie se sont dégradées au cours des dernières années. La combinaison de ces deux facteurs va alors produire un mécontentement grandissant au sein de la population.

Or le 10 février, en vue des élections présidentielles de 2019, Abdelaziz Bouteflika annonce briguer un cinquième mandat, sans se douter que cet acte sera la goutte d'eau qui fera déborder le vase. En effet, dès le lendemain, de nombreux appels à manifester se propagent sur les réseaux sociaux. Le 16 février, de premiers rassemblements spontanés ont lieu. Les manifestations s'institutionnalisent à partir du 22 février et se répètent chaque semaine. Le mouvement, qui a jusqu'ici mobilisé des centaines de milliers de manifestants, touche de nombreuses villes (notamment Alger, Annaba, Sétif ou Béjaïa) et plusieurs couches de la population (étudiants, corps médical, avocats, etc.).



Pour les manifestants, la nouvelle candidature de Bouteflika représente une ultime humiliation. Ces contestations expriment le rejet d'un régime corrompu qui se cache derrière une façade démocratique. Car plus personne ne semble croire aux institutions. En 2016, une

révision de la Constitution a instauré une limite à deux mandats consécutifs. Mais cette mesure ne doit s'appliquer qu'à partir des prochaines élections présidentielles, ce qui permettrait théoriquement à Abdelaziz Bouteflika de cumuler six mandats. « En pratique, le Conseil constitutionnel fait ce qu'il veut. Il y a des abus de pouvoir, les élections sont arrangées, les urnes sont bourrées », explique le politologue Antoine Basbous, directeur de l'Observatoire des pays arabes. La population en est bien consciente et s'était pour cette raison désintéressée de la politique. Selon l'opposant Soufiane Djilali, dirigeant du parti Jil Jadid (« nouvelle génération »), « il n'y a pas eu plus de 12 % de participation lors des dernières législatives ».

Cependant, le vent semble tourner. Désormais, les Algériens descendent dans les rues en masse, et semblent déterminés à continuer tant qu'ils ne seront pas écoutés. Une première réponse leur parvient le 11 mars. Abdelaziz Bouteflika adresse une lettre à la nation dans laquelle il annonce renoncer à briguer un cinquième mandat. Le 18 mars, une nouvelle lettre à la nation est publiée. Bouteflika y annonce son engagement à se retirer à l'issue d'une présidentielle anticipée, dont la date serait fixée au cours d'une « conférence nationale ». Le président promet également un « processus de transformation de l'État-nation », incarné par une nouvelle Constitution qui doit être rédigée lors de cette même « conférence ». Cette Constitution devra être soumise à un référendum populaire, tandis que les élections « libres » devraient se tenir « avant la fin de l'année », selon Ramtane Lamara, tout juste nommé vice-Premier ministre. Cela sous-entend que Bouteflika resterait effectivement au pouvoir après la date d'expiration de son mandat, le 28 avril 2019.

Si ces annonces ont été fêtées le soir même, les manifestations ont aussitôt repris le lendemain, à l'initiative des étudiants. Ces derniers ont vite été rejoints par le corps médical, puis par différentes franges de la population. Ces annonces ont été perçues par une majorité des manifestants comme une « ruse », une « supercherie » orchestrée par le « clan Bouteflika ». Ils ont donc gardé leur détermination, mais ont dû changer leur

slogan. Au « non à un cinquième mandat » s'est substitué « non au prolongement du quatrième mandat », ou encore « on voulait des élections sans Bouteflika, on a eu Bouteflika sans élections ».

Face à l'ampleur des contestations, le gouvernement semble incapable de trouver une solution. Alors que le « clan Bouteflika » semble de plus en plus divisé, le vice-Premier ministre Ramtane Lamamra s'est lancé dans une intense tournée di-



plomatique dont l'objectif officiel est de « rassurer les partenaires », et de « dire non à l'ingérence ». Mais en réalité, cela semble se rapprocher davantage à un appel à l'aide. Selon le politologue Adlene Mohammedi, interviewé par *Jeune Afrique*, cette tournée diplomatique « signe l'échec de leur solution politique à l'échelle nationale ».

Quelles solutions reste-t-il ? Le gouvernement va-t-il passer en force ? Ou va-t-il au contraire proposer de nouveaux candidats ? Ce qui est sûr, c'est que l'ampleur des manifestations, ainsi que la détermination de ses acteurs, rendent peu probable la solution d'une répression massive. Après le retour des Algériens dans les rues le 19 mars, au lendemain de la seconde lettre à la nation du président, la mobilisation du 22 mars sera sûrement déterminante. Si les manifestants sont sûrs de la direction à prendre pour leur pays, c'est désormais au tour d'Abdelaziz Bouteflika et de son « clan » de s'exprimer.

* Arthur Didier Deren

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

Meilleur entraîneur de l'UEFA en 2002 et actuel coach de Beşiktaş, Şenol Güneş a été nommé sélectionneur de l'équipe nationale, ce qui n'a pas manqué de susciter le débat au sein des médias turcs et chez certains supporters. Plusieurs journalistes reconnus tels Erman Toroğlu, Serkan Korkmaz, ou encore Turgay Demir portent un regard critique sur cette nomination. Penchons-nous sur la carrière de celui qui vient d'être nommé pour la seconde fois à la tête de l'équipe nationale. Şenol Güneş est né en 1952 à Trabzon. Professeur dans un collège, il a joué pendant 15 ans à Trabzonspor où il fut sacré six fois champion. Şenol Güneş a remporté à quatre reprises la seconde place de la Ligue de Turquie et fut titulaire au sein de l'équipe nationale 34 fois. Après sa carrière de footballeur, il est devenu un entraîneur emblématique de Turquie. Il a travaillé avec plusieurs clubs turcs, mais aussi pour le club FC Séoul (Corée du Sud) entre 2007 et 2009. En 2002, l'équipe de Turquie, sous sa direction, arrive troisième à la Coupe du monde ; une prouesse qui se répètera en 2003 lors de la Coupe des confédérations ; des places que l'équipe nationale n'avait encore jamais réussi à atteindre. Après quatre années de succès, deux titres de champions et

Şenol Güneş

trois participations à la Ligue des champions de l'UEFA à la tête de l'équipe de Beşiktaş, il vient de signer un contrat avec la fédération de football turc pour quatre ans afin de préparer l'équipe nationale à la Coupe du monde de 2022. Désormais, nous assistons à des débats virulents dans les médias entre commentateurs sportifs. Certains soulignent que Şenol Güneş ne s'entendait pas avec Fikret Orman, président du club Beşiktaş, quand d'autres estiment qu'il ne peut pas travailler à la fois pour Beşiktaş et pour l'équipe nationale. En réalité, ce qu'ils n'osent pas dire et encore moins justifier, c'est qu'ils ne veulent pas de Güneş à la tête de l'équipe. Faire de Şenol Güneş l'entraîneur de l'équipe nationale est une bonne décision, car le football turc a besoin d'un changement radical. Nous ne savons pas si ce changement commencera par l'équipe nationale où des actions décisives pour l'évolution du football turc pourraient voir le jour grâce à un entraîneur turc, en l'occurrence Şenol Güneş. Il suffit d'attendre.

Enfin, il faut souligner que Güneş, qui entretient de bonnes relations avec les joueurs et accorde une grande importance au jeu en équipe, aime le football d'attaque et a contribué au succès de nombreux joueurs. Rappelons que dans le passé il fut sélectionneur de l'équipe nationale pendant 50 matchs qui ont engendré 23 victoires, 13 matchs nuls et 14 défaites.

À mon avis, c'est un très bon choix.



Ekin Çankal

C'est une date qui a changé le cours de l'Histoire. Le 18 mars est une grande victoire pour la Turquie et une source d'inspiration pour les autres pays qui aspirent à l'indépendance. À partir de 1915, Çanakkale (Dardanelles) est devenue le symbole de cette victoire et, chaque année, il est d'usage en Turquie de sortir dans les rues afin de célébrer l'anniversaire de cette victoire et de se recueillir.

Le 18 mars, j'étais de nouveau à Çanakkale, une ville chargée d'Histoire et le front le plus critique de la guerre d'indépendance. Du fait de son importance géopolitique, le détroit des Dardanelles a joué un rôle crucial durant cette longue guerre et a permis de protéger Istanbul de l'invasion.

Plusieurs films, expositions et livres ont porté sur cette bataille... La Turquie et nombre de pays qui ont participé à la guerre ont analysé ce qui s'y est passé. Il est évident que durant cette guerre, Mustafa Kemal Atatürk, en tant que commandant, a prouvé son intelligence militaire et a montré son caractère visionnaire.

Gallipoli, le département important de Çanakkale, s'est trouvé au cœur de cette bataille. Le 25 avril 1915, des troupes australiennes, néo-zélandaises (ou les « Anzacs »), françaises et anglaises ont débarqué sur le sol de la péninsule de Gallipoli dans le détroit de Çanakkale. Chaque année, le 25 avril, les petits-enfants de ces soldats australiens et néo-zélandais se rendent à Gallipoli afin de

Le 18 mars

rendre hommage à leurs ancêtres qui étaient alors de jeunes soldats qui sortaient probablement pour la première fois de leur pays et qui ont traversé l'océan pour fouler un sol inconnu et se battre sans en savoir la raison.

En 2015, à l'occasion du 100^{ème} anniversaire de cette bataille, j'étais à Gallipoli. J'étais alors au milieu de jeunes australiens et néo-zélandais qui commémoraient leurs morts et qui ont passé la soirée au bord de la mer, tandis que des musiciens ont joué de la cornemuse jusqu'au lever du soleil. Nous étions assis sur le sable quand des athlètes anzacs sont arrivés de la mer à l'aube.



Ce qui s'est passé à Çanakkale en 1915 a créé un lien fort entre ces gens et cette ville. Leurs grands-pères, environ 11 500 jeunes soldats qui ont quitté leur vie et leur famille, sont partis pour ne jamais rentrer. Depuis des années, c'est sur ce sol étranger qu'ils reposent. Le 18 mars et le 25 avril sont les deux côtés d'une même médaille. De nombreux jeunes hommes sont morts ; certains se sont battus pour l'indépendance quand d'autres sont tombés sans savoir pour quelle raison...



Suphi Baykam

La liste des dix événements sportifs les plus télévisés au monde varie selon les sources. Ici, nous nous penchons sur les événements qui comptent les plus grands nombres de téléspectateurs. Ces rencontres sont toutes très importantes et font partie des plus grands événements sportifs du monde.

10) La Coupe du monde de rugby

Cette compétition est certainement la plus internationale. La dernière finale s'est déroulée en 2015. Elle opposait alors la Nouvelle-Zélande à l'Australie. « Les Kiwis » en sont sortis vainqueurs. Le championnat attire 789 millions de téléspectateurs.

9) La Coupe de la Confédération

La Coupe de la Confédération est considérée comme l'étape préparatoire à la Coupe du monde de football. Elle est aussi très importante pour les joueurs « amateurs », car il y a toujours quelques équipes (par exemple celle d'Haïti) qui peuvent y participer grâce aux *Wild Cards*.

8) La Ligue des champions

C'est le plus grand tournoi européen au niveau des clubs. Il attire 1,7 milliard de personnes à l'échelle mondiale. La finale attire davantage de téléspectateurs que plusieurs événements de cette liste qui suivront.

Les plus grands événements sportifs télévisés au monde

7) Le Tour d'Italie (Giro d'Italia)

Le cousin du Tour de France est suivi par plus de personnes que les matchs de la Ligue des champions. Néanmoins, le nombre de téléspectateurs qui suivent l'événement est inférieur à celui des téléspectateurs de la finale de la Ligue des champions ou de la finale de la Coupe du monde de rugby.



6) Le Tour de France

Le Tour de France est le « Mega Event » du cyclisme. Chaque année, les meilleurs cyclistes du monde se lancent à Paris dans la course la plus spectaculaire du monde.

5) Le Grand Prix de Monaco

Le Grand Prix de Monaco, qui a lieu chaque année depuis 1929, est considéré par la plupart des passionnés de course automobile comme l'événement majeur de la saison. La course attire environ 25 millions de téléspectateurs en moyenne chaque année, et ce nombre



augmente à mesure que la course automobile gagne en popularité.

4) Le Super Bowl

En 2012, le Super Bowl XLVI a été le « grand jeu » le plus regardé de l'histoire de la NFL. Le match qui opposait les New York Giants aux New England Patriots a attiré environ 111,5 millions de téléspectateurs.



3) La Coupe du monde de cricket

En 2011, une autre Coupe du monde — le championnat de la Coupe du monde de cricket de l'ICC — donnait au football un avantage concurrentiel. Il est intéressant de noter que le match le plus re-

gardé n'est pas le dernier. La demi-finale opposant les rivaux du sous-continent indien (l'Inde et le Pakistan) s'est déroulée le 30 mars. Un milliard de personnes auraient pu regarder le match avec au moins plusieurs centaines de millions de téléspectateurs simultanés.

2) Les Jeux olympiques d'été

Les Jeux olympiques attirent peut-être plus de téléspectateurs en quinze jours que tous les autres événements sportifs, mais ici ce n'est pas un seul sport qui attire les spectateurs. On estime que la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Beijing en 2008 a attiré près de 600 millions de téléspectateurs, soit presque autant que pour la Coupe du monde de 2010.

1) La Coupe du monde

La Coupe du monde de football est le championnat de football organisé tous les quatre ans depuis 1930 (à deux exceptions pendant la Seconde Guerre mondiale). Le dernier match de la Coupe a été l'événement sportif le plus regardé du monde. Environ 700 millions de personnes ont visionné le match de 2010 entre l'Espagne et les Pays-Bas, soit une bonne partie de la population mondiale. La finale de 2018 où la France a battu la Croatie a attiré plus de 1 milliard 100 millions de téléspectateurs.

« Işık Ülkesinden », de Zeynep Göğüş : la Turquie entre identité et altérité

(Suite de la page 1)

Veli, en effet, refuse de retourner dans les Balkans. C'est donc principalement de cela qu'il s'agit dans ce roman, du fait de s'établir dans un pays, mais également dans son âme.

Comment avez-vous fait pour traiter de l'histoire d'un pays au travers de celle d'une famille ?

Le prisme de la famille m'a permis d'étudier la réaction de ses membres vis-à-vis des événements politiques qui sont venus ponctuer l'histoire de la République de Turquie. Par exemple, j'évoque la réaction de la femme de Veli, qui est assez religieuse, par rapport à l'interdiction du voile en 1925 dans le cadre des réformes de Mustafa Kemal Atatürk. Je parle également de leur réaction vis-à-vis de certains événements marquants comme la Seconde Guerre mondiale ou le pogrom des 6 et 7 septembre 1955 à Istanbul. De plus, cela m'a permis de relayer tous les points de vue, tous les discours, en montrant différentes opinions au sein d'une même famille, en jouant sur les dialogues qu'entretient Veli au cours de ses rencontres. C'était très important pour moi d'écrire un texte hétéro-discursif. C'est également un roman plein de métaphores. La plus importante est celle du köşk, ces maisons en bois qui étaient très présentes à Istanbul et qui ont été détruites petit à petit. Aujourd'hui, il en reste très peu. La destruction du köşk de Veli, à la fin du roman, est un symbole fort. Les oiseaux, qui représentent la recherche de la liberté, sont également

très présents dans mon roman. Mais je n'ai pas voulu glisser ces métaphores dès le début, c'est venu au fur et à mesure de l'écriture. De la même manière, je n'ai pas voulu passer de message. C'est pour cette raison que chaque personnage parle selon son propre point de vue. C'était une façon pour moi de ne pas glisser le mien.

Avant de vous atteler à la littérature, vous avez consacré une partie importante de votre carrière aux relations entre la Turquie et l'UE. Vous êtes la fondatrice d'Euractiv Turquie, vous avez créé une ONG à Bruxelles lorsque vous y étiez correspondante, vous êtes l'auteure de deux livres à ce sujet (Bir Avrupa rüyası, « Le rêve européen » et Oğluma Avrupa mektupları, « Lettres européennes à mon fils »). Quelles conclusions tirez-vous de toutes ces expériences ?



Euractiv était un excellent projet. C'était publié dans 15 pays différents donc ça permettait aux Turcs de s'informer sur l'Europe. Mais j'ai dû arrêter par faute de moyens. L'objectif de mon ONG était d'améliorer la communication entre l'Europe et la Turquie, en utilisant l'art contemporain comme vecteur, mais j'ai dû l'arrêter également. Au départ, j'étais très optimiste. Dans « Le rêve européen », je n'allais pas jusqu'à dire que la Turquie deviendrait membre de l'UE, mais je défendais l'idée selon laquelle les destins de la Turquie et de l'Europe étaient liés. Je n'ai pas changé d'idée, mais j'en suis



moins sûre. Je pense que la Turquie a toujours donné de bons prétextes à l'UE pour lui refuser sa candidature. L'UE a déjà rejeté la candidature d'autres pays, mais là, le morceau est encore plus dur à avaler, car la Turquie est un pays musulman. Cela aurait été un bel exemple pour la paix mondiale.

Dans « Lettres européennes à mon fils », vous semblez profondément optimiste envers la génération des années 1990, en laquelle vous portez beaucoup d'espérance. Avez-vous changé d'avis ?

J'ai perdu mon optimisme. La conjoncture a changé. Désormais, le nationalisme fait son retour dans plusieurs pays européens. Je pense que l'on sort d'une période libertaire dans laquelle on n'a pas donné assez de cadres, de frontières à nos enfants. Aujourd'hui, ils nous répondent en réclamant ces frontières, et cela se traduit par une tendance au nationalisme. On le voit dans les relations entre l'UE et la Turquie, qui désormais se limitent à la question de l'immigration. Les choses m'ont donc fait changer d'avis. Aujourd'hui, je pense que si un mouvement libertaire venait à renaître, il viendrait du côté de l'écologie. Quand je regarde la Turquie, l'agriculture est morte, la pollution est immense. Je pense qu'un jour, les gens réagiront fortement à cela. Mon prochain livre portera d'ailleurs sûrement sur l'écologie.

* Propos recueillis par Arthur Didier Deren

Bedri Baykam, « le frère de la patrie »

L'Azerbaïdjan a annoncé son intention de décerner la distinction honorifique de « frère de la patrie » à Bedri Baykam, président de l'Association internationale des Arts Plastiques (partenaire officiel de l'UNESCO) depuis 2015 et président de l'UPSD (Association des arts plastiques de Turquie) depuis 2006. Il sera ainsi décoré de la médaille du « frère de la patrie ».

Eldar Ismayilov, président et directeur général de la fondation azerbaïdjanaise Dede Korkut, a déclaré que Bedri Baykam avait grandement contribué au progrès de l'art et de la culture à travers le monde. Les efforts de ce dernier pour le développement des relations culturelles entre l'Azerbaïdjan et la Turquie sont l'une des raisons qui expliquent que Bedri Baykam ait été choisi pour recevoir cette prestigieuse décoration.



Le 15 avril, à l'occasion de la Journée mondiale de l'art et de l'anniversaire de Léonard de Vinci, Eldar Ismayilov remettra la médaille à Bedri Baykam lors d'une cérémonie qui se tiendra à Istanbul.

* Camille Saulas



La Francophonie de retour en 2019 !

À la veille du premier jour du printemps, le consulat français a organisé un grand événement au Palais de France afin de réunir les amoureux de la langue française. Parmi les illustres invités, on comptait le Consul général du Maroc, M. Mohamed Ifriquine, le Consul général de Tunisie, M. Hedi Malek, ainsi que le Consul général du Canada, M. Ulric Shannon.

À l'occasion de cette rencontre, divers prix oratoires et littéraires ont été attribués, notamment le Prix littéraire des lycéens francophones qui a été remis par M. Ulric Shannon à Mme Susane Lebeau pour son ouvrage *Le bruit des os qui craquent*, une pièce poignante qui traite de la condition déplorable des enfants-soldats. Sous le regard bienveillant des directeurs des écoles françaises, de nombreux autres prix ont été remis aux lycéens francophones qui se sont démarqués par leur talent oratoire.

Chaque année, à Istanbul, le mois de la francophonie est l'occasion d'assister à de nombreux événements, marquant ainsi l'importance de la langue française en Turquie et ailleurs dans le monde.

Le discours d'ouverture du Consul général de France, M. Bertrand Buchwalter, a ainsi commencé sur une citation du célèbre écrivain marocain Tahar Benjelloun qui célèbre dans ses ouvrages la liberté de la langue française.

En outre, les consuls généraux du Maroc et de Tunisie nous ont confié leur attachement à la langue de Molière, mais également à ses valeurs que sont « le partage, la solidarité et la diversité », souligne M. Mohamed Ifriquine qui, depuis son arrivée à Istanbul, participe chaque année à cette grande réunion de la francophonie.

M. Hedi Malek nous confie également que le 18^e sommet de la francophonie se déroulera en Tunisie ce qui témoigne de



l'importance de la francophonie et de ses valeurs pour les Tunisiens. Le français est donc bien plus qu'une langue. Le français représente des valeurs partagées faisant naître des amitiés qui dépassent les frontières.

* Erraoui Youssra



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Beyti Güler, la passion du métier et le sens des affaires

Beyti est un restaurant de 3000 m² construit sur deux étages et situé dans le quartier de Florya, à Istanbul. Constitué d'un jardin et de onze salons où tout est organisé avec goût et simplicité. À Beyti, l'accueil, l'ambiance et les mets servis sont dignes des plus grands palaces. Dès l'entrée, on est fasciné par le décor constitué d'objets très divers. Il s'agit en fait de lettres de remerciements et de cadeaux offerts par les prestigieux clients ou les habitués du restaurant à son propriétaire, Beyti Güler. Ainsi le rez-de-chaussée et les allées menant aux différents salons sont un véritable musée.



M. Beyti nous reçoit chaleureusement dans son bureau qui a une vue directe sur l'une des salles et dont les murs sont couverts de photos de personnalités politiques et artistiques du monde entier reçues dans son restaurant. Souriant et très touchant, il évoque son enfance, sa carrière et nous raconte comment le petit restaurant familial est devenu un établissement gastronomique de renommé international.

La famille de Beyti Güler a immigré dans les années 1700 de la ville de Samarkant vers la Crimée puis en Roumanie avant d'arriver à Istanbul en 1933. Ils vivent alors dans le quartier de Küçükçekmece où son père achète un four à pain (boulangerie). « Début 1934, la boulangerie



« marchait très bien, mais nous avions pour projet de vendre la boulangerie pour nous installer à Edirne. Face à l'insistance des habitants du quartier, mon père a finalement décidé de rester. Il a alors acheté une épicerie où nous avons commencé très rapidement à y vendre de tout. Ainsi, les voyageurs en route pour Istanbul s'y approvisionnaient », nous raconte M. Beyti avant de poursuivre : « Avec la Seconde Guerre mondiale, nous ne trouvions plus rien et mon père a dû se résoudre à fermer l'épicerie ». C'est alors que ce qui deviendra un grand établissement est né : « En 1945, nous avons ouvert un petit restaurant familial afin de gagner notre vie dans les conditions difficiles de l'après-guerre. Nous avons commencé avec quatre tables et 16 couverts ». En 1948, le premier article de presse présentant le restaurant de « Beyti Güler Et Lokantası » paraîtra dans le quotidien *Cumhuriyet*.

Durant huit ans, parallèlement à son restaurant, Beyti Güler travaillera comme une société de services alimentaires pour les compagnies aériennes. Dans ce cadre, il fournissait 1200 plats par jour ; ce qui fera sa renommée à l'international. Ainsi, le soir, 40 % de sa clientèle est composée d'étrangers. Mais sa popularité est aussi conséquente en Turquie. C'est d'ailleurs grâce à Beyti Güler que, dans les années 1949-1950, les grillades de viande de bœuf et de veau vont se répandre en Turquie. Dans les années 1950, le restaurant compte 200 couverts pour augmenter à 400 couverts quatre ans après. Face à ce succès grandissant, Beyti Güler décide de déménager à Florya. En 1972, les travaux pour bâtir l'actuel restaurant débutent d'après les plans qu'il avait lui-même dessinés avec sa mère, au dos des factures, de 1948 à 1950. Le restaurant a finalement ouvert ses portes en 1983. « Depuis 1945, j'exerce ce métier qui est devenu un mode de vie. Je me rends tous les jours à mon restaurant et le temps que je passe en dehors de celui-ci me paraît futile. Je trouve le bonheur et la sérénité en offrant les meilleures grillades du pays et en offrant des services de grande qualité à tous les clients qui franchissent cette porte. J'aime m'occuper de tous mes convives et je place mon travail au-dessus de tout », nous confie fièrement le restaurateur. En nous entretenant avec



lui, il est impossible de passer à côté de la fierté qu'il retire d'avoir reçu et servi des personnalités des quatre coins du monde. Ce succès ne doit rien au hasard, son travail et sa persévérance ayant été nettement récompensés. Beyti Güler a été élu deuxième meilleur restaurant parmi cinquante rôtisseurs de cinquante pays. Il est, de surcroît, membre d'Honneur du Baillage de Turquie de la Confrérie de la Chaîne des Rôtisseurs.



Si aujourd'hui une grillade de viande porte le nom de Beyti, derrière cette réputation bien méritée il y a d'abord un restaurateur qui sélectionne lui-même sa viande, les prépare dans des marinades avant de les rôtir sur les braises avec des techniques qui lui sont propres. En effet, le choix et le traitement de la viande constituent la clé de son succès. Il travaille d'ailleurs depuis le début avec les mêmes bouchers. « Ce sont les bouchers de *küçükçekmece* qui m'ont appris le métier », reconnaît-il. Mais il ne faut pas oublier que Beyti Güler est aussi un homme passionné par son métier et très investi dans le travail qu'il exerce depuis 64 ans.

* Photos: Aramis Kalay



Eren M. Paykal

Je poursuis mon souhait d'alterner les sujets de mes articles entre la culture, la politique et l'économie. Ce mois-ci, je me penche sur les aspirations du secteur du cuir en Turquie ; une industrie traditionnelle prolifique pour l'économie turque. À travers le monde, les produits turcs de ce secteur d'activité sont assez prisés du fait de leur qualité et du rapport qualité-prix on ne peut plus satisfaisant. Cette situation et la demande internationale croissante entraînent une augmentation des exportations du secteur d'année en année.

Le président de l'Association des Exportateurs de Cuir et des Produits du Cuir d'Istanbul (İstanbul Deri ve Deri Mamulleri İhracatçıları Birliği - İDMİB), M. Mustafa Şenocak, a récemment exposé ses ambitions pour 2019. M. Şenocak a précisé que, cette année, le secteur

L'industrie du cuir et ses ambitions pour 2019

envisageait d'exporter pour 2 milliards d'USD. Selon les données officielles, le secteur avait exporté pour 1 milliard 523 millions d'USD en 2017 et pour 1,7 milliard d'USD en 2018, soit une hausse de 13 %.

Avec les sous-secteurs tels que la maroquinerie, les vêtements et chaussures en cuir, ainsi que les produits semi-finis, cette branche réalise des ventes dans 180 pays ; la part du lion revenant à l'UE, aux États-Unis et à la Fédération de Russie. Le président de l'İDMİB estime que les exportations vers les États-Unis et l'Afrique augmenteraient rapidement dans la période à venir.

En ce qui concerne les vêtements en cuir, ils sont exportés vers 130 pays, et en premier lieu en Russie, en France et en Italie.

Dans le monde, le chiffre d'affaires du secteur du cuir atteint les 130-140 milliards d'USD. La Turquie ne bénéficie

donc que d'un millième du marché. Selon M. Şenocak, les produits turcs sont considérés partout dans le monde comme de première qualité, mais malheureusement les exportations ne reflètent pas la capacité de la production domestique. Le problème réside dans le marketing et la difficulté à créer des marques reconnues.

Quant à la vente de chaussures, les principaux clients proviennent depuis peu de l'Afrique, à commencer par le Nigéria, le Tchad et le Soudan. D'autre part, l'İDMİB accorde une importance

particulière au marché américain.

En ce qui concerne la répartition des exportations, on constate que les chaussures dominent à hauteur de 55 % (environ 818 millions d'USD). Suivent la confection des vêtements (17 % — entre 260 et 265 millions d'USD) et les produits semi-finis (16 %).

M. Şenocak a affirmé que c'est en Italie que l'on exporte le plus de maroquinerie (30 USD par kilogramme les années précédentes). Désormais, le prix par kilogramme a atteint la marge de 60-80 USD, grimant même à 100 USD, démontrant ainsi la haute qualité des produits turcs.

En général, le prix de l'exportation du secteur par kilogramme est de 12 USD. Ce prix est de l'ordre de 120-130 USD pour les vêtements en cuir.

Le secteur a donc, si l'on ne prend pas en compte la joaillerie, enregistré le plus de valeur ajoutée dans l'économie turque.





Daniel Latif

« Oh elle est magnifique », s'exclame un jeune garçon ébahi

par l'approche surprise, en entrée de rond-point, de la nouvelle DS3 CrossBack. Il faut dire que depuis notre départ, elle attire les regards. Pardon — il — attire les regards ! Car, cinq ans après son lancement à Genève, DS essaye de « viriliser » son automobile, dorénavant ne dites plus « une DS3 », mais « un DS3 puisqu'il s'agit d'un SUV ». Au-delà de son charme certain, c'est son look atypique qui interloque. En témoignent ces étudiants en art avec leurs pochettes de dessins qui se sont retournés à maintes reprises pour analyser les codes stylistiques de l'auto, ou encore ce livreur — déterminé à troquer son X3 pour notre DS3 — qui a remonté tout un col de montagne afin de nous demander s'il existait en « version 4x4 ». La réponse est non !



Le nouveau DS3 CrossBack avec sa posture robuste, son style spectaculaire et son gabarit large et imposant se destine aux clients « à la recherche d'hédonisme et du raffinement ».

En matière de finition bling-bling, ces Messieurs seront servis avec l'émblématique finition bracelets, ces surpiqûres et l'usage de quelques « matériaux nobles » qui viennent parachever l'univers DS. La marque premium de PSA, dont la ligne directrice a pour essence la « distinctive série », révèle de nombreuses subtilités artistiques. Il y a d'abord les proportions, avec ses énormes roues, sorte de « forme assez sèche et brute qui

DS3 CrossBack : que du bling-bling

vient briser subtilement la forme générale du véhicule » ce qui lui confère une agilité, une robustesse.



Ensuite, cette volonté de DS de se rapprocher le plus du luxe à la française notamment avec une calandre forgeant une identité plus incisive et invoquant de nombreux codes qui se dessinent à travers « la découpe des phares qui utilise également cette forme brisante toujours à la lumière du logo », analyse Pier-louis Clavel, étudiant aux Beaux-arts de Paris.

J'avoue, c'est quelque peu surprenant de voir des poignées de porte en flèche qui ressortent des portes à chaque approche. On a envie de les remettre à l'intérieur de la porte pour préserver cette sensation de pureté et l'harmonie artistique où rien ne dépasse dans ce DS3 CrossBack. Du côté des équipes chez DS, on n'est pas peu fier de ce nouveau bébé au moteur 3 cylindres 1.2l essence 155 ch puretech qu'on érige immédiatement au rang de Q2. Car, ce DS inaugure par la même occasion une nouvelle plate-forme

CMP que l'on retrouvera très prochainement sur la 208 et 2008. Sur route, l'on apprécie le châssis bien suspendu, pas trop tendu et la direction assez ferme.

Le levier de vitesses a un je ne sais quoi de déjà vu, sur la Peugeot 508, notamment. Même si la boîte se révèle parfois lente, on apprécie le confort des suspensions, et l'on ne ressent guère de fatigue à son bord lors de longs trajets sinueux, sans doute grâce aux sièges et au confort feutré.

L'on retrouve le côté égoïste propre à PSA où le conducteur se retrouve surclassé en « Première » avec le tout électrique d'où le nom de la finition et le passager lui devra faire à la main...



Faire bien, certes, mais attention à ne pas tomber dans le sur-design pédant avec ce piano noir laqué avec ses plastiques. Ça en jette de loin, mais à bien y regarder, ces gros boutons voulus être originaux sont à la limite du mauvais goût, tout comme ces aérateurs sur les portes... On apprécie l'intention, mais ça fait vraiment trop.



Tout ceci aurait pu être la recette parfaite d'un SUV premium si DS n'avait pas recyclé ses commodos d'époque, ici avec ceux qu'on avait déjà connus sur la 206... De surcroît, les commandes aux vitres situées sur la console centrale ne sont vraiment pas intuitives. Il vaut mieux s'y habituer, au risque d'activer le frein à main électrique comme j'ai pu le faire, en pleine course, voulant ouvrir la fenêtre. Car, il ne suffit pas de soigner l'enrobage en mettant en scène du « show » dans une publicité où l'on placerait l'auto devant la pyramide du Louvre, mêlant un gloubi-boulga d'amalgames sur le fashion et de faux semblants qui risquent d'être en inadéquation avec le type de clientèle visée. En l'occurrence, une clientèle des plus aisée, pour ne pas dire fortunée, qui risquerait d'avoir un coup d'œil trop exigeant eu égard le résultat final que l'on retrouve dans ce DS3 CrossBack. Comme quoi, il ne suffit pas de placer l'auto devant le Louvre pour faire croire que c'est de l'art.

On aime :

- Son côté arty
- Le système sonore Electra Focal développé spécialement pour DS
- L'expérience client privilégiée avec notamment un valet qui vient récupérer l'auto quand elle doit partir en révision

On aime moins :

- Les montants de la porte arrière qui gênent la visibilité
- L'absence de bouton fermeture du coffre ou de verrou pour le capot
- Les commodos de la 206, les mêmes !
- La clé qui a été complètement négligée



Ali Türek

Il y a cinq ans, j'écrivais ces quelques lignes d'une toute nouvelle page d'une vie...

Je restais debout sur une colline qui donnait, impérieusement, sur une nouvelle ville que je connaissais depuis bien longtemps.

À deux minutes du lieu où j'habitais, dans ce vieux coin de Montmartre, Paris semblait être tranquille, à la fois bien connue et étrange. Paris n'était plus cette ville-musée qui ne faisait que fasciner, impressionner. La ville dévoilait un tout autre visage. Elle touchait, maintenant, quelque chose de plus proche. Parfois, il y régnait un pur spleen profond. Parfois, un chaos inouï dominait le tout. Pourtant, au bout d'une rue en pente, elle fascinait encore. Elle surprenait.

Depuis, un nouveau petit monde s'est peu à peu construit et Paris est devenue la ville où je « vis ». De nouveaux pay-

Mes villes

sages, de nouveaux visages, de nouvelles habitudes m'ont rejoint. Ils règnent désormais dans ma vie.

Très tôt le matin, quand je traverse la Seine et contemple la ville qui dort encore, contrairement à mes débuts ici, tout ne me rappelle plus Istanbul.

Je regarde, ainsi, mes deux villes autrement. Plus je fais des allers-retours entre elles, plus je change mon regard, ma lecture. Plus le temps passe, plus les villes, elles aussi, évoluent.

Ce printemps, les deux villes sont agitées. Deux moments ultimes d'expression citoyenne agitent les rues, les squares et les chaînes médiatiques de ces deux villes.

Elles se préparent, vivement, à des élections. Le contraste est remarquable, frappant. L'une se prépare à des élections régionales, européennes, l'autre pour des élections locales, municipales. Le hasard du calendrier nous fait un clin

d'œil sur les transformations et les difficultés que rencontre la structure étatique.

Deux pieds dans deux villes, j'essaie de suivre le déroulement de ces processus démocratiques par tous les moyens. Un grand nombre de questions me taraude. Comment les peuples sont-ils mobilisés ? Quelles forces politiques sont actives ? Qu'est-ce que ces élections représentent pour les pouvoirs centraux ? Quels arguments, quels thèmes sont utilisés ? Quel traitement médiatique y est observé ?

Le calendrier nous dévoile une chance particulière. À ces nombreuses questions, ces quelques semaines donnent une foule de réponses.

Mais pour la première fois, je ne pourrai voter pour aucune de ces élections. Le fameux triangle de Loti traçant le statut intermédiaire entre un touriste et un citoyen y est pour beaucoup. Je l'avais

auparavant mentionné au sein de cette colonne. Barthes l'avait nommé. Évoquant la vie de Pierre Loti à Istanbul, il parlait d'une « forme fragile de transition, de passage » et décrivait avec subtilité, dans sa préface pour Azıyadé, ce moment intermédiaire de dépaysement entre « l'ivresse éthique et l'engagement national ». Cette troisième zone, le séjour, dans laquelle on n'est ni un simple touriste ni un citoyen, mais un résident. À quoi a-t-il droit, un résident ? Où se terminent les limites de son attachement ? De quoi peut-il se sentir responsable ? Voilà, le dilemme du résident, de celui qui détient un simple titre de « séjour ».

Peut-être, le citoyen aura, un jour, son plein sens, sa pleine signification. Jusqu'à ce jour, je continuerai, lors de mes trajets quotidiens, à suivre et à chercher des réponses. Pour mes deux villes.



Derya Adıgüzel

Nouvelles qualités du leadership

Dans le monde des affaires actuel, nous ressentons de plus en plus le manque de leadership. Les entreprises enregistrent des pertes financières conséquentes du fait que leurs dirigeants ne se comportent pas de la bonne façon sur le plan éthique comme financier. Ainsi, il semble utile de revenir sur certaines qualités d'un bon supérieur, dont la vision évolue fréquemment.

Les études émergentes soulignent les théories suivantes quant au rôle des nouveaux dirigeants dans nos économies en croissance, très dépendantes des nouvelles technologies et de l'évolution de la scène politique. Les dirigeants doivent avant tout établir une vision qui guidera dans la bonne direction leur entreprise et leur équipe. Ils doivent aussi être en mesure de définir des principes. De plus, plutôt que de courir après le pouvoir, ils doivent avant tout s'assurer d'être respectés et estimés. Un vrai leader cherche continuellement à s'améliorer et à acquérir des compétences essentielles à un leadership efficace. Pour le bien et le succès de l'entreprise, il se doit de développer des stratégies alternatives qui permettent de maintenir la flexibilité de la structure organisationnelle tout en s'assurant de sa résilience. Comme je l'ai déjà évoqué, il est vital que le leader fasse preuve d'intelligence émotionnelle. Par ailleurs, il doit être conscient que le statu quo est parfois un ami, mais que, dans un monde des affaires en constante évolution, il peut s'avérer être un obstacle dangereux. Le dirigeant doit contester cet état de fait. Par ailleurs, le leader est non seulement responsable de ses actes, mais aussi de ceux qui sont sous ses ordres. Un leader efficace est une personne qui croit en la création de valeurs, en la communication et aux vertus de l'autocritique. Au cours de mes années professionnelles à Paris au sein du groupe Dutch Telecom, j'ai eu un directeur général qui est finalement devenu un bon ami. Du fait de sa capacité à l'autocritique, il a été un modèle pour moi. Il n'hésitait jamais à remettre en cause ses décisions, et ce même lors de réunions annuelles de la société. À première vue, cela peut être perçu comme une faiblesse, mais c'est en réalité le signe d'une véritable confiance en soi qui lui a valu le respect de tous.

Une fois combinés, les comportements que je viens d'évoquer peuvent avoir des résultats positifs en termes de performances et mener à une carrière accomplie.

Les délices traditionnels turcs au dîner de gala des Oscars

Des personnalités du monde entier ont eu l'occasion de goûter aux délices de la cuisine turque à l'occasion de la 91^{ème} cérémonie des Oscars.

Si *Green Book*, Olivia Coldman, Lady Gaga et Bradley Cooper ainsi que Rami Malek, ou encore Alfonso Cuarón ont marqué cette 91^{ème} cérémonie des Oscars, la gastronomie turque n'a pas manqué de ravir les papilles des réalisateurs, producteurs, acteurs, grands patrons d'Hollywood, créateurs de mode et professionnels du monde cinématographique.



Grâce à l'Association T-ONE (Intégration des Générations Communes), qui œuvre à la promotion de la cuisine turque au niveau mondial, les quelque 1 500 convives des Oscars ont pu une seconde fois découvrir ou redécouvrir des délices venus tout droit de Turquie.

Le dîner du « Governors Ball », organisé après la cérémonie, a été concocté pour la 25^{ème} fois consécutive par l'illustre chef étoilé Wolfgang Puck. Mais, cette année, le chef austro-américain a collaboré avec — et parmi les 300 cuisiniers émérites qui étaient en cuisine — deux chefs turcs talentueux du Spago Istanbul que sont Yiğit Mirzaoğlu et Cihan Kıpçak.

Parmi une soixantaine de plats présentés aux stars, ces derniers ont proposé un menu gastronomique on ne peut plus al-

léchant qui comprenait le fameux *Alınazik* (un plat à base d'aubergines originaire de la région de Gaziantep), des *Vişneli Zeytinyağlı Yaprak Sarması* (Feuilles de vigne farcies à l'huile d'olive et aux cerises, un plat traditionnel de la cuisine impériale ottomane datant de 500 ans), des *Asma Yaprağında Servis Edilen Levrek* (recette égéenne de bars servis dans des feuilles de vigne), mais aussi les traditionnels raviolis au beurre de Kayseri (*Yağ Mantısı*).

Pour conclure en beauté la plus prestigieuse soirée de Hollywood, des *Baklavas de Gaziantep (Kuru Baklava)* ainsi que du *Damla Sakızlı Muhallebi* (pudding) accompagné de *Kadayıf* (cheveux d'ange) et du traditionnel *Nar Şerbeti* (un sirop de grenadine servi aux invités de la cour ottomane datant de dix siècles) ont été offerts en guise de dessert.



Cette 91^{ème} cérémonie des Oscars fut une vitrine extraordinaire pour la gastronomie turque grâce à Yiğit Mirzaoğlu, Cihan Kıpçak et Wolfgang Puck qui rappelle que si « *le cinéma est mondial [...]* notre cuisine est un peu à cette image ».

* Camille Saulas



Votre Santé

Meliha Serbes



Faut-il manger cru ?

Une question légitime nous vient souvent à l'esprit : « Puisque la cuisson détruit certains principes nutritifs, ne devrions-nous pas manger les aliments crus ? » C'est vrai, ce qui peut se manger cru ne devrait pas être cuit.



Néanmoins, la cuisson nous permet de consommer divers aliments que nous ne pouvons guère manger lorsqu'ils sont crus, soit parce que leur goût ne nous convient pas, soit parce que nous ne les digérons pas. Ainsi, les pommes de terre et les céréales ne peuvent pas être consommées crues. De plus, certains aliments, lorsqu'ils sont consommés crus, présentent des dangers pour la santé en raison de la présence de microbes nuisibles. C'est le cas pour le lait, qui contient trop souvent le bacille de la tuberculose et le bacille de la maladie de Bang, tués tous deux par la cuisson ou par la pasteurisation.

On a essayé de suppléer au manque de vitamines en administrant, par exemple et surtout aux enfants, des vitamines artificielles sous forme de bonbons qui ont l'inconvénient d'être relativement chers. En général, l'enrichissement des aliments courants par des vitamines artificielles (par exemple l'adjonction de vitamine B¹ au pain blanc) augmente leur prix et les rend peu accessibles aux personnes de condition modeste qui, précisément, en auraient le plus besoin.

Enfin, un aliment naturel qui renferme une ou plusieurs vitamines ainsi que d'autres éléments nutritifs exerce une action plus complète que tel ou tel aliment dévitaminé auquel on a ajouté une vitamine artificielle. La distribution des vitamines artificielles ou l'enrichissement en vitamines de certains aliments peut être utile dans quelques cas spécifiques, mais il est infiniment préférable d'encourager l'agriculture à produire des aliments particulièrement riches en vitamines et d'enseigner aux consommateurs à bien choisir les aliments et à les préparer de telle sorte qu'ils conservent toutes leurs vitamines.

Aujourd'hui
la Turquie

Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0723 | 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Berk Mansur Delipinar, Celal Biyıklıoğlu, Daniel Latif, Derya Adıgüzel, Doğan Sumar, Eren

Paykal, Ersin Uçkardeş, Ezgi Biçer, Hugues Richard, İnci Kara, Kasım Zoto, Kenan Avcı, Kemal Belgin, Mehmet Erbak, Merve Şahin, Nami Başer, Nolwenn Allano, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sırma Parman, Camille Saulas • Publicité et la communication : Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Correction : Sati Karagöz • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : NMPP • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Biyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com



Nami Başer

Encore

Ce titre est l'un des noms des séminaires de Jacques Lacan, éminent psychanalyste qui a défendu ce qu'il appelait le « retour à Freud ». Il visait par là les disciples de Freud qui, après sa mort, ne lui ont pas été si fidèles, sans parler de la fille de Freud qui est devenue sa bête noire tout comme l'institut international de psychanalyse qu'elle avait fondé et qui avait mis à la porte Lacan. Mais, maintenant, c'est la revanche de l'histoire. Partout dans le monde, il y a plusieurs écoles lacaniennes qui étudient sa pensée et qui prennent comme modèle sa pratique de la psychanalyse. Par le passé, j'ai déjà présenté un compte rendu des diverses réunions que les psychanalystes français avaient effectuées en Turquie. La plupart du temps, elles avaient d'ailleurs lieu dans les lycées français d'Istanbul. Cette année, le lycée Notre-Dame de Sion a une nouvelle fois témoigné de sa générosité en acceptant qu'un colloque se déroule en son sein. Cette fois, il s'agissait d'aborder un thème cher aux psychanalystes, celui d'Œdipe. Plutôt que d'en parler comme d'un concept en soi, le colloque visait à en montrer les implications politiques, esthétiques et actuelles, Lacan lui-même ayant insisté sur la prépondérance des articulations de la psychanalyse avec le monde social de l'actualité dans l'Histoire.

Le colloque n'était donc pas réduit à la psychanalyse. Certes, il y avait des représentants de la psychiatrie et de la psychologie, des hommes, mais aussi beaucoup de femmes. En outre, si les Français étaient représentés, des Sénégalais et des psychologues sud-africains étaient aussi présents. Lors de ce colloque, j'ai appris que l'on avait fondé en France une nouvelle association, l'« Alternative Fédérative des associations de psychiatrie ». Celle-ci fait preuve de courage puisque son président, Paul Lacaze, organise des réunions dans les pays les plus démunis du monde afin de faire rayonner le savoir sur la psyché humaine qui, malheureusement, est assez mal perçue par bon nombre de technocrates modernes qui gouvernent presque tous les pays ; ce dont nous souffrons puisque c'est là une somme de connaissances parmi les plus importantes au monde. Il faut donc sans doute apprécier leur mérite et les soutenir de toutes nos forces pour que ce genre de colloques se multiplie à travers le monde.

Pendant les débats, Christian Hoffmann, qui vient de Shanghai, a rappelé qu'en Chine on lui demandait s'il était possible de penser ou d'imaginer une société sans subjectivité. C'est sans doute l'une de ces nouvelles questions relatives à l'avenir qui nous forcent une fois de plus à penser nos relations avec nos semblables. Sommes-nous encombrants avec nos subjectivités narcissiques ou sommes-nous ouverts à la rencontre, quitte à nous passer de nous-mêmes et à écouter patiemment les autres et ceci sans avoir recours à une quelconque centralisation vers notre égo ou nos propres penchants ?

Le lycée Saint Benoît expose les « Fragments d'une ville »

Du 8 au 29 mars, les élèves du lycée français Saint Benoît, à Istanbul, ont dévoilé leur vision du quartier de Karaköy à travers le temps et la bande dessinée.



À l'occasion du Festival de la Francophonie, La Galerie de l'établissement s'est transformée en fresque conçue par les étudiants et terminée par leurs soins lors du vernissage du 7 mars face à des invités médusés par leur talent et la finesse de leurs esprits. Épaulés par l'illustrateur français Benoît Hamet, en résidence artistique, mais aussi par Héléne Corbière, documentaliste et instigatrice du projet, les élèves ont revisité le quartier où se trouve leur établissement en s'inspirant du travail de l'artiste américain Richard McGuire et de son roman graphique « Here ».



Les élèves du lycée expliquent ainsi leur démarche artistique : « Nous circulons tous dans le quartier de Karaköy, là où est implanté notre lycée depuis le 16^{ème} siècle. C'est un quartier disparate avec la grande avenue Kemeralti qui perce ce quartier et laisse plusieurs îlots : la belle rue des banques, le bazar électrique clairsemé de monuments historiques cachés, la berge de la Corne d'Or récemment rénovée et l'îlot branché des cafés de Karaköy. On peut supposer que dans quelque temps, avec l'ouverture du Galata Port et le retour des bateaux de croisière déversant leurs milliers de visiteurs chaque jour, ce quartier hétéroclite sera de nouveau modifié ».



Ainsi, les élèves ont voulu mettre en lumière certains lieux et monuments du quartier afin de raconter l'histoire de Karaköy qui ne cesse de se transformer, à l'image du travail de l'auteur de BD américain Richard McGuire qui avait fait de



même avec une autre ville emblématique : New York. Héléne Corbière, documentaliste du lycée à l'origine du projet, souligne l'intérêt du choix de la bande dessinée : « La BD est un genre qui permet beaucoup de possibilités de narration, et c'est appréciable pour un travail avec les élèves ».

Une multitude de fenêtres et d'espaces-temps mettant en scène Karaköy se dessinent ainsi sous nos yeux. Le résultat est bluffant. Et le travail de Benoît Hamet, qui a guidé les élèves, y est pour quelque chose. Diplômé des Beaux-Arts et de l'École européenne supérieure de l'image d'Angoulême, cet illustrateur français et amoureux d'Istanbul, où il vit depuis quatre ans, était certainement le choix le plus judicieux pour mener à bien ce projet aux côtés des élèves afin de révéler des lieux historiques et passionnants d'Istanbul dont on a tendance à estimer la présence « naturelle », alors qu'« ils ne seront peut-être pas toujours là », alerte Héléne Corbière, puisque « Karaköy est un quartier en devenir et en perpétuelle mutation », ajoute Benoît Hamet.

* Camille Saulas



Dr. Ceylin Özcan

Psychologue clinicienne
Enseignante à l'Université Arel
Chercheuse associée au
CRPMS (Université Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité)

Le 9 mars 2019, le lycée Notre Dame de Sion accueillait le colloque international de psychanalyse « L'Œdipe Aujourd'hui : Mythe, Structure, Nouages ». L'événement était organisé par l'UFR Psychologie de l'Université Istanbul Arel en partenariat avec l'École Doctorale Recherches en Psychanalyse et Psychopathologie, avec le CRPMS de l'Université Paris Diderot, ainsi qu'avec l'ALFAPSY et son représentant au WPA (World Psychiatric Association). L'événement est le fruit du lien qui s'est créé entre les institutions universitaires et associatives au niveau international afin de transmettre et de débattre sur l'actualité de la psychanalyse, mais aussi sur des sujets dont souffre le monde contemporain. Les cliniciens, à travers des questions sociales et actuelles, ont amené des cas cliniques ou des situations de changement social avec leurs répercussions sur le sujet de nos jours.

Bien sûr, en Turquie et à travers le monde, la psychanalyse n'est que très peu représentée dans les universités. Le psychanalyste français hors du commun, Jacques Lacan, a lui-même tenu une position critique vis-à-vis de ce phénomène. Il prend pour exemple l'Université Paris Diderot qui propose

Psychanalyse d'aujourd'hui : Du mythe œdipien aux nouages contemporains

un programme de licence d'études psychanalytiques pour les psychologues. L'université reste donc l'un des lieux de transmission du savoir, mais aussi de transmission d'un savoir-faire. Le grand intérêt dont a fait preuve le public, et particulièrement les jeunes, lors de cet événement prouve la curiosité et l'intérêt suscité par la diffusion des connaissances relatives à la psychanalyse.

Lors de cette journée, le Pr Christian Hoffmann a parlé des approches de la clinique psychanalytique actuelle et des subjectivités contemporaines, de notre inconsistance subjective dans le monde. Le Pr Joel Birman nous a fait part de la montée de la violence, de la paranoïa collective, des politiques de sécurité et d'incarcération au Brésil. Le résultat est souvent l'addiction, le passage à l'acte avec une jeunesse en désarroi et mélancolique faute de reconnaissance. L'entretien avec Moustafa Safouan sur son dernier ouvrage concernant la civilisation post-œdipienne a permis de souligner la place de la théorie œdipienne en psychanalyse freudienne. Le psychanalyste égyptien, grande figure de la psychanalyse, la replace dans sa conjoncture historique et sociopolitique. Cette table ronde s'est poursuivie avec l'approche

philosophique de Nami Başer ainsi que de Bilgin Saydam qui nous ont parlé de l'être du sujet dans l'œdipe antihéros. Quant à moi, j'ai traité de la question de la féminité à travers l'art contemporain. C'est l'œuvre de l'artiste Linder Sterling qui m'a inspiré. Anicée Merhi a évoqué les guerres et les destins pulsionnels des femmes libanaises. Ozge Soysal s'est interrogée sur la tragédie contemporaine alors que Tristan Ajavon s'est penché sur la tragédie du passé, la colonisation et ses effets subjectifs au-delà de l'œdipe. La dernière partie du colloque a porté sur la clinique psychanalytique du sujet. Josiane Vidal a traité la question à travers les théories du genre. Aida Sylla, professeur de psychiatrie au Sénégal, nous a parlé de la famille dans une société en mutation. Enfin, Agnès Bardin a pris la parole sur la clinique des jeunes lorsque le désir d'enfants prend appui sur l'aide médicale. Paul Lacaze et Hervé Granier ont assisté au débat de la table ronde.

Considérons cet événement comme le début d'un long chemin à parcourir pour la psychanalyse en Turquie et un pas décisif d'un processus qui a pris son élan il y a 30 ans. Le long et sinueux parcours de la psychanalyse en Turquie.

Les artistes de Sion



Exposition « Les Orientales de Liszt »

Le lycée français Notre-Dame de Sion organise le premier Festival des Lisztomanias d'Istanbul. Dans ce cadre, une exposition, un colloque international et cinq concerts sont organisés du 14 mars au 2 mai. Le 14 mars, dans la Galerie du lycée, avait lieu le vernissage de l'exposition « Les Orientales de Liszt » en présence de l'Ambassadeur de France en Turquie, SE Monsieur Charles Fries, le proviseur du lycée M. Yann de Lansalut, la directrice adjointe Mme Suzan Sevgi, le directeur et le fondateur du festival des Lisztomanias de Châteauroux, M. Jean-Yves Clément, les commissaires de l'exposition Nicolas Dufetel et Aylin Koçunyan et de nombreux invités.



Lors de son discours, Monsieur Yann de Lansalut a parlé ainsi de l'exposition : « Quel plus bel événement et symbole pouvons-nous proposer à Istanbul à l'occasion de la francophonie 2019 ? À l'heure d'un monde où le repli sur soi prend de plus en plus le pas sur l'humanité en général et sur le respect de l'Homme quel qu'il soit, nous avons à retirer de la vie extraordinaire de Franz Liszt, génie de la musique, un beau témoignage pour notre temps. En effet, Frantz Liszt par son origine, par son œuvre, par sa vie, par son héritage doit être considéré comme ambassadeur modèle du dialogue interculturel et du rapprochement des nations [...] Il aura été et reste cet homme de la paix et de la culture par excellence, celui qui, sans à priori, aura contribué à honorer et faire connaître la diversité et la richesse des communautés humaines de l'Orient ». Liszt a toujours été entouré d'orientalistes et de voyageurs. Au début des années 1830, à Paris, il fréquente les saint-simoniens et s'intéresse à leurs idées, même s'il n'adhère pas totalement à leur doctrine sociale et religieuse. Liszt a rêvé d'Orient pendant plus de dix ans avant de réaliser, en juin 1847, un voyage à Constantinople. Il y passera cinq mois. Dans l'exposition, on peut ainsi découvrir des manuscrits, partitions, livres, tableaux, gravures, portraits et divers objets appartenant à Liszt (par exemple le diplôme de l'Ordre du Nishan İftikhar que le Sultan Abdulmecit lui a décerné et la tabatière en argent, ornée de perles et de diamants, qu'il lui a offerte après ses concerts au Palais de Tcheregan). L'exposition explore les liens peu connus et originaux entre Liszt, l'Orient et l'Orientalisme, ainsi qu'on peut le voir dans son œuvre musicale et littéraire. Plus généralement, la vie musicale à Constantinople autour de 1850, dans les palais impériaux et en ville, est présentée dans le cadre de l'occidentalisation de l'Empire ottoman : la présence de Giuseppe Donizetti pacha, le développement de l'opéra italien, la pratique musicale des sultans et de leur famille. À la bibliothèque orientaliste de Liszt répond la bibliothèque occidentaliste des Sultans, où se trouve même une partition manuscrite du compositeur, inconnue jusqu'à présent.

Question à Nicolas Dufetel, chercheur au CNRS à Paris

D'où vient votre passion pour Liszt ?

Depuis que j'ai étudié le piano et que j'ai découvert que Liszt n'avait pas été qu'un pianiste, mais aussi un compositeur que l'on réduit à quelques œuvres. Il fut aussi écrivain, professeur, chef d'orchestre, diplomate, écrivain... Sa générosité est remarquable. Il a dédié une grande partie de sa carrière aux autres. Sa devise était d'ailleurs « Caritas ! » Pour étudier Liszt, on est obligé de s'ouvrir aux autres et aux autres disciplines au-delà de la musique. Il invite à la curiosité.

Pouvez-vous nous parler de l'idée à l'origine de l'exposition ?



J'aime les regards croisés et les rencontres avec l'Autre. De plus, je travaille depuis plusieurs années sur l'Orient et la musique occidentale dans l'Empire ottoman. Dans ce cadre, j'avais repéré des collections et des documents importants à Istanbul. Donc, quand on m'a dit qu'on ferait des Lisztomanias au lycée Notre-Dame de Sion et qu'il y avait une exposition « Les Orientales de Liszt », je me suis dit qu'on pourrait en faire une sur Liszt pour montrer que le sujet peut être expliqué avec des sources (documents et œuvres) provenant de collections européennes et turques qui sont complémentaires. Pour la partie turque, Aylin Koçunyan a été très importante. C'est elle qui a permis une étude approfondie de ces documents que j'avais repérés au préalable, et c'est surtout elle qui les a traduits pour la première fois. Aylin Koçunyan a à la fois traduit des documents français importants pour l'histoire turque, et des documents turcs pour les Français. Un vrai « regard croisé ». Et je tiens à rappeler que la devise du CNRS est « Dépasser les frontières ». Je m'y identifie totalement, car les arts, la



musique, Liszt en particulier, la connaissance en général, sont là pour le prouver et nous invitent à nous transcender. L'exposition et le colloque ont d'ailleurs été insérés dans les commémorations officielles des 80 ans du CNRS, avec pour devise : « Depuis 80 ans, nos connaissances bâtissent de nouveaux mondes ». C'est ce que j'essaie de faire avec l'établissement de ces nouvelles connaissances sur l'histoire culturelle partagée entre l'Europe et la Turquie.

Que ressent un chercheur qui travaille depuis plusieurs années sur l'Orient lorsqu'il y organise un colloque ?

C'était ma première exposition en Turquie. J'estime que c'est important de venir se confronter aux collègues et aux sources pour éviter les approches proprement orientalistes que l'on pourrait avoir en restant en occident, en travaillant par exemple uniquement sur les partitions. Venir est nécessaire pour avoir de nouvelles idées, de nouveaux points de vue, de nouvelles sources, c'est le propre de dépasser les frontières mentales, disciplinaires, et géographiques. Même dans les disciplines historiques et esthétiques il faut faire du « terrain ».

Pouvez-vous nous faire part brièvement des conclusions du colloque international et interdisciplinaire que vous avez organisé au lycée Notre-Dame de Sion avec le professeur Sarga Moussa les 15 et 16 mars et qui s'intitulait « Écrivains, musiciens et artistes face aux Tanzimat : Enjeux esthétiques et idéologiques » ?

Concernant les thèmes et idées qui sont apparus durant ces deux jours, nous avons d'abord la question de la modernité, ou des modernités : quel est vraiment le modèle de modernité occidentale du monde ottoman, alors que l'Europe elle-même est à cette époque en pleine mutation et s'interroge sur sa propre « régénération » ? Le modèle serait-il celui de l'Ancien Régime ? Ensuite, le sujet implique-t-il nécessairement un point de vue, soit occidental, soit turc ? Est-il donc possible d'écrire une histoire commune des Tanzimat dans le domaine de l'histoire culturelle ? L'approche du colloque, confrontant tous les arts qui correspondaient aux traités esthétiques du XIX^e siècle, est une étape importante dans la réflexion sur ce sujet entre l'Europe et la Turquie ottomane. Les actes du colloque seront publiés. Ainsi les travaux de qualité des chercheurs pourront être diffusés et contribuer à la réflexion sur ce sujet important.

L'exposition est ouverte au public jusqu'au vendredi 10 mai 2019 (sauf les dimanches) de 11 h à 18 h (19 h 30 les soirs de spectacle ou de concert).

* Propos recueillis par Mireille Sadège



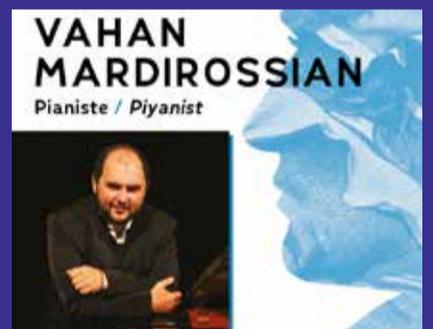
Notre-Dame de Sion AGENDA CULTUREL

Avril 2019

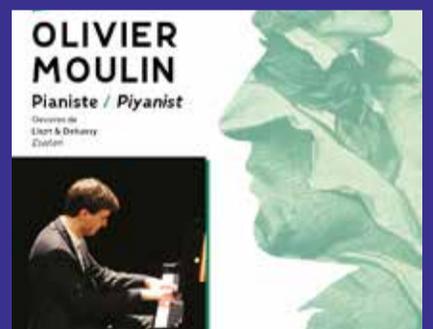
Les solistes d'Orchestra'Sion
Jeudi 4 avril à 19h30



Vahan Mardirossian, pianiste
Jeudi 11 avril à 19h30



Olivier Moulin, pianiste
Jeudi 25 avril à 19h30



Chœur Djanam
Chants polyphoniques des Balkans au Caucase
Mardi 30 avril à 19h30



Pour plus d'informations concernant ces artistes, consultez notre Agenda Culturel en ligne :

<http://www.nds.k12.tr/-Agenda-culturel->



Lycée Notre - Dame de Sion
Cumhuriyet Cad. 127 Harbiye
34373 İstanbul Tel : (0212) 219 16 97



Mine Çerçi

La rencontre de Taner avec des demi-masques (4)

Sur scène, les masques créent d'emblée une réalité théâtrale parallèle à la nôtre. Les personnages masqués sont une vision exagérée d'individus bien réels. Les traits du visage sur le masque et l'attitude corporelle de l'acteur sont légèrement amplifiés.

Lorsque nous avons commencé l'adaptation de la pièce *Je ferme les yeux et je fais mon devoir*, nous avons constaté que la réalité théâtrale créée par les demi-masques ne correspondait pas à celle créée par le conteur de l'histoire de la Turquie. Chaque fois que le conteur évoquait une donnée historique, cette information renvoyait le spectateur à sa vie réelle et brisait ainsi la réalité produite par les demi-masques. Nous avons donc décidé d'enlever les informations concrètes concernant l'histoire du pays et articulées par le conteur. Néanmoins, nous avons essayé de rester fidèles à l'esprit épique et politique de la pièce. Dans la nouvelle adaptation, le conteur parle toujours de l'histoire de Vicdani et d'Efruz. Son rôle est à la fois de rappeler au public que ces masques sont ses propres créatures de fiction et de présenter soit le contexte politique du pays soit le déroulement des actions, donc le passage du temps.

Le mois dernier, nous avons essayé d'expliquer la recherche de Taner tout en la comparant à la réflexion de Sevda Şener : son théâtre recherche un équilibre entre le côté carnavalesque des formes traditionnelles de théâtre turc et le côté tragique des comédies occidentales. Il ne faut pas oublier que Taner utilise aussi dans *Je ferme les yeux et je fais mon devoir* et ses autres pièces la forme épique développée par Brecht. Les demi-masques ont accentué et rendu visible cet équilibre et nous avons éliminé les informations historiques pour préserver cet univers créé par les masques.

Chaque masque a ses propres traits de caractère qui correspondent aux personnages de la pièce. Ainsi, un masque qui rappelle le masque Tartaglia de la commedia dell'arte a été utilisé pour Vicdani afin d'accentuer son caractère peureux, hésitant et naïf. Les personnages tels que l'inspecteur de police ou les agents de police ont été joués avec un masque qui ressemble au masque de Capitano afin de souligner la prétention et la lâcheté des personnages qui représentent l'autorité et l'État dans l'univers de Taner. Une fois ces traits de caractère visibles sur scène à travers les demi-masques, il devient plus facile de montrer la dimension tragique des personnages et d'orienter le récit vers une fin qui sera elle-aussi tragique.



Par ailleurs, les masques ont fait apparaître la dimension carnavalesque du texte. Le corps agrandi par le masque a trouvé une attitude, un univers gestuel et un jeu comique basé sur le mouvement. Contrairement aux formes traditionnelles de la comédie turque qui provoque le rire immédiat par les défauts physiques sans montrer les raisons spirituelles, intellectuelles ou sociales de ces défauts, les masques et les corps masqués — ou parfois bouffonnés sous le masque — provoquent le même rire, mais en soulignant les raisons spirituelles ou sociales de ces défauts au public.



Sırma Parman

Il y a tellement de choses à faire ce mois-ci !

Le printemps est arrivé à Istanbul. Le beau temps nous affecte tous de façon positive et le nombre d'activités augmente. Après cet hiver long et froid, il est temps de quitter nos maisons. Alors, parlons de ce que nous pouvons faire ce mois-ci.

Le Festival du Film d'Istanbul rassemblera les amoureux du cinéma pour la 38^{ème} fois. Cette année, j'ai adoré l'affiche du Festival. Préparée par le photographe berlinois Sebastian Bieniek, l'affiche fait référence au personnage iconique d'Alex dans *A Clockwork Orange*, l'un des films les plus connus de Stanley Kubrick. Cette année, le Festival commémore ce légendaire réalisateur. De *2001 : A Space Odyssey* à *Eyes Wide Shut*, les films cultes de Kubrick seront de retour sur grand écran.

Comme à l'accoutumée, le Festival d'IKSV propose une programmation riche. Le film d'ouverture de cette 38^{ème} édition sera *Edmond*, le dernier film d'Alexis Michalik. À l'âge de 36 ans, Michalik est déjà considéré comme un génie et, après le succès de son court-métrage *Au Sol*, il est connu sous le nom de « prince du théâtre français ». Un autre film français mérite notre attention. Il s'agit de *Grâce à Dieu*, écrit et réalisé par François Ozon. C'est l'histoire de trois hommes, victimes d'abus sexuels dans leur enfance par un prêtre, qui mènent un combat contre le silence. Je suis sûre qu'Ozon a réussi à maintenir la tension et le rythme tout au long du film.

Neuf films de la saison 2018-19 seront en lice pour la Golden Tulip dans la Compétition nationale du Festival. Parmi eux, *A Tale of Three Sisters* d'Emin Alper est celui que j'ai vraiment hâte de visionner.

High Life, un film qui se déroule au-delà du système solaire dans un futur qui ressemble étrangement au présent, semble aussi prometteur. Avec Juliette Binoche et Robert Pattinson (qui m'a

beaucoup surpris dans *Good Time* des frères Safdie), ce film est dans les listes de recommandations des critiques du cinéma.

Un autre festival commencera à la fin du mois, c'est la Zorlu PSM Jazz Festival. Du 25 avril à la fin du mois de mai, des concerts extraordinaires auront lieu. Des musiciens de jazz de Turquie comme Okay Temiz, Önder Focan, Ozan Musluoğlu, Ferid Otman, Şenova Ülker, Sibel Köse et İlhan Erşahin seront au cœur du programme. Il y aura aussi des invités venus de l'étranger, dont l'un des plus grands virtuoses de guitare John McLaughlin, proposé par la BBC pour les prix « Rising Stars Jazz », mais aussi Julia Biel, John Scofield qui célèbre son 66^{ème} anniversaire, ou encore Enrico Macias, Kamaal Williams, Chris Botti, Mike Stern, Dave Weckl, Tom Kennedy et Bob Franceschini...



Enfin, étant une amatrice d'art contemporain chinois, je vais certainement me rendre à l'exposition « Out of Ink: Interpretations from Chinese Contemporary Art » au Pera Museum. Organisée par Karen Smith, l'exposition explore les idéaux essentiels de la tradition de la peinture à l'encre chinoise à travers le travail de 13 artistes contemporains qui vivent en Chine. Leur art ne repose pas nécessairement sur des matériaux conventionnels comme l'encre et le papier, mais englobe l'esprit culturel de l'encre. L'exposition se tiendra jusqu'au 28 juillet.

Agenda culturel

Exposition : Le Printemps des Artistes

Du 4 au 12 avril

Galerie Od'A-Ouvroir d'Art, Lycée Sainte Pulchérie, Istanbul



Organisée par Istanbul Accueil, en partenariat avec le lycée Sainte Pulchérie, cette 13^{ème} édition du Printemps des Artistes mettra à l'honneur sept peintres, deux photographes ainsi qu'un sculpteur afin de mettre en avant leur travail et récolter des fonds pour des œuvres caritatives.

Festival du film d'Istanbul

Du 5 au 16 avril

Dans les cinémas d'Istanbul

Organisé par la Fondation d'Istanbul pour la culture et les arts (IKSV), le 38^{ème} Festival du film d'Istanbul se tiendra du 5 au 16 avril et projettera plus de 150 longs métrages dans le cadre de cinq compétitions.



Rencontre : « Monter aux îles : Histoire d'un archipel d'Istanbul »

Le 17 avril, 19 h

Institut français d'Istanbul

L'Institut français d'Istanbul vous propose de retracer l'histoire des îles des Princes de l'époque byzantine à la République de Turquie et d'évoquer ceux qui y ont séjourné ou vécu.

Exposition : Les Saga de Zora

À partir du 25 mai

Institut français d'Istanbul

Une quinzaine de dessins de Christine Dequenne seront exposés à la médiathèque de l'Institut français d'Istanbul. L'occasion de rencontrer l'artiste, mais aussi de se procurer son livre sur les péripéties de Zora.

